Qu'est-ce qu'un bon chercheur (en régime néolibéral) ?

What makes a good researcher (in a neoliberal regime)?

Auteur anonyme

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/essais/10735>

DOI : 10.4000/essais.10735

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2022

ISBN : 979-10-970024-00-0

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Auteur anonyme, « Qu'est-ce qu'un bon chercheur (en régime néolibéral) ? », *Essais* [En ligne], Hors-série 7 | 2022, mis en ligne le 01 février 2022, consulté le 18 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/essais/10735> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.10735>

Ce document a été généré automatiquement le 18 janvier 2023.

Tous droits réservés

Qu'est-ce qu'un bon chercheur (en régime néolibéral) ?

What makes a good researcher (in a neoliberal regime)?

Auteur anonyme

- 1 Contrairement à ce que le titre de l'article pourrait suggérer, on n'apprendra pas ici ce qui définit un bon chercheur. La démarche, forcément subjective, n'aurait pas beaucoup d'intérêt. Partant du postulat (volontairement naïf) qu'il y a analogie entre les critères de sélection professionnelle des individus et la définition que les décideurs se font d'un travailleur compétent, je vais plutôt m'atteler à dresser le portrait-robot du chercheur idéal en régime néolibéral, c'est-à-dire du chercheur le plus conforme aux attentes dominantes des décideurs et, par conséquent, le plus susceptible d'obtenir des postes ou des financements.
- 2 Démarche tout aussi subjective que la première, pourra-t-on m'objecter, qui plus est probablement marquée par la rancœur du jeune chercheur dont les candidatures de recherche n'ont pas abouti. J'admets volontiers la part de subjectivité que comporte ce texte, qui puise avant tout dans mon expérience. Je ne suis sans doute pas totalement épargné par la rancœur, même si j'aurais plutôt tendance à parler de « dégoût », ce dégoût qu'ont pu éprouver tous ceux qui ont eu un jour des idéaux avant de goûter à l'amère réalité. Mais, d'une part, j'ai déjà obtenu plusieurs financements et j'ai encore des chances réelles de pouvoir rester dans le monde de la recherche, et d'autre part, je n'ai pas l'orgueil de penser que je méritais davantage que d'autres d'obtenir les financements que je n'ai pas obtenus. J'aurais seulement aimé être évalué selon des critères proprement scientifiques, qui auraient rendu mes échecs plus acceptables. En me concentrant sur les critères invoqués plutôt que les jugements portés sur mes capacités, je pense pouvoir m'élever au-dessus de ma seule subjectivité. De multiples discussions avec des jeunes collègues sur le sort qui est le nôtre me laissent d'ailleurs penser que mon expérience, en dépit de sa singularité, a quelque chose d'éminemment partagé, et qu'elle me permet donc d'en tirer des enseignements généralisables.

- 3 J'ai requis l'anonymat, car la précarité n'a jamais été favorable à la liberté de parole, et parce que l'on n'est jamais trop prudent. Je me contenterai de signaler que je suis docteur en lettres et qu'au moment de la rédaction de ce texte, j'attends les résultats de deux nouvelles candidatures. Du reste, ce n'est pas de mon cas personnel, insignifiant, qu'il est question ici, mais bien des évolutions récentes du monde de la recherche.

Un bon chercheur n'a pas d'attaches

- 4 Ou s'il en a, elles ne doivent pas être trop contraignantes. La chose est connue : tout jeune chercheur qui souhaite faire carrière doit être « international ». Avoir passé une longue période dans un autre pays que le mien fait de moi, paraît-il, un meilleur chercheur. Aussi dois-je être prêt à sacrifier une bonne partie de ma vie sociale ordinaire (famille, amis, collègues, conjoint éventuel, partenaires de sport, etc.) le temps d'un, ou souvent de plusieurs, séjour(s) à l'étranger durant le(s)quel(s) il y a fort à parier que l'essentiel de mes interactions humaines non professionnelles se limitera à célébrer les joies de l'internationalisme au cours de conversations superficielles avec des individus qui disparaîtront de ma vie quand il faudra revenir au pays – ou partir dans un autre. Il est possible de faire de belles expériences à l'étranger, et il m'est arrivé d'en faire, mais il faut bien reconnaître que l'exigence de séjours à l'étranger de longue durée ne convient pas à tous, et en décourage plus d'un de poursuivre l'aventure de la recherche au-delà du doctorat.
- 5 On m'excusera d'énoncer des évidences ou des futilités, mais je crois qu'il faut insister sur les désagréments qui accompagnent un début de carrière « international » : partir à l'étranger, (1) c'est déménager, (2) c'est perdre ses repères, et (3) c'est mettre son couple à l'épreuve, si l'on vit en couple.
- 6 (1) Il est possible de garder son logement dans son pays d'origine durant un séjour à l'étranger, mais cela a un coût. Quiconque décide d'abandonner son logement renonce potentiellement à un lieu qu'il aimait et où il est peu probable qu'il pourra revenir un jour. Il se prive également d'un lieu de séjour pour un bref retour au pays en cours de mandat, et se retrouve contraint à passer la nuit chez la première personne qui le lui proposera, s'il a la chance d'avoir des proches accueillants. Très vite peut naître un sentiment de ne plus avoir de « chez soi ». Si l'on quitte son logement, il faut alors trouver un lieu où entreposer une partie de ses affaires durant le séjour. Et quoi qu'il arrive, il faut organiser le nouvel emménagement : trouver un nouveau logement, que l'on ne peut pas toujours visiter avant de s'engager, s'assurer qu'il sera équipé du nécessaire, ne rien oublier lors des trajets. Selon la bourse qui nous est octroyée et le prix des logements dans la ville où l'on emménage, il peut s'avérer nécessaire d'opter pour une colocation, ce dont on n'a pas forcément envie à trente ans. Cela n'a l'air de rien, mais il est fréquent que de jeunes chercheurs doivent déménager plusieurs fois en quelques années, et c'est une situation qui peut vite s'avérer très inconfortable.
- 7 (2) En arrivant dans un nouvel endroit, tout est à refaire. Il faut s'approprier son environnement : découvrir quels sont les commerces où l'on pourra se procurer le nécessaire, comment se déplacer efficacement dans la ville, quels sont les endroits où l'on peut travailler, manger, se détendre, etc. Il faut entreprendre des démarches administratives (ouvrir un compte en banque par exemple, ce qui est laborieux dans certains pays), s'informer sur ses éventuels devoirs en tant qu'étranger résidant dans le pays d'accueil, s'informer sur le(s) pays où l'on doit payer des impôts, le cas échéant, et

sur le paiement des cotisations sociales, dont beaucoup de bourses sont exemptées. La période qui suivra le séjour à l'étranger peut être une source d'incertitudes : quel sera mon statut si je ne parviens pas à trouver un emploi dans la continuité immédiate de mon emploi actuel ? Après un mandat postdoctoral d'un an à l'étranger qui ne prévoyait pas de cotisations sociales, je me suis ainsi retrouvé durant quatre mois sans le moindre revenu, ce qui ne m'a pas empêché de perdre mon temps à faire de pénibles démarches pour m'informer sur mes droits, en réalité inexistantes. Enfin, c'est toute sa vie sociale qui est à reconstruire à la faveur d'un nouveau séjour à l'étranger car, quand bien même il est probable que nous devons nous contenter de relations superficielles, il est toujours bon de se sentir entouré. Or chercher des gens avec qui passer une partie de son temps libre, c'est procéder par essais et erreurs, c'est souvent être déçu, avoir le sentiment de perdre son temps, dans l'espoir qu'un jour peut-être, on rencontrera quelques rares personnes avec qui l'on se sent bien. Tout cela peut valoir le coup dans le cas d'un séjour de plusieurs années, mais de nombreuses bourses de recherches sont limitées à quelques mois, et l'on commence à peine à s'habituer à son nouvel environnement qu'il faut déjà partir.

- 8 (3) Une carrière de chercheur est une véritable épreuve pour les couples. Imaginons par exemple que vous soyez en couple avec une personne qui ne supporte pas une relation à distance de longue durée, ou même de quelques mois : vous serez vite amené à choisir entre votre couple et votre carrière. Il arrive aussi qu'un partenaire réticent accepte que vous partiez, mais que votre séjour à l'étranger soit ponctué de querelles incessantes liées à l'éloignement, au risque de déboucher sur une rupture. Peut-être que vous-même d'ailleurs n'êtes pas prêt à vivre loin de votre partenaire pendant une longue période. Si certains séjours à l'étranger permettent des allers-retours réguliers, d'autres ont lieu trop loin du pays d'origine pour autoriser davantage qu'un ou deux retours au pays sur une année. Mais ce n'est pas tout : puisqu'un jeune chercheur doit être « productif » et doit se préparer à effectuer plusieurs séjours à l'étranger, c'est souvent toute la planification d'une vie de couple « rangée » qui est repoussée *sine die*. Mariage ? Enfants ? Achat d'un bien immobilier ? Plus tard ! Quand ? On verra bien. Un bon chercheur est non seulement prêt à remettre à plus tard ou à renoncer à ces éventuels projets, mais il doit aussi vivre avec un partenaire qui accepte (ou « tolère ») cette incertitude sur l'avenir.
- 9 Quand on pense avoir accompli son devoir et s'être suffisamment sacrifié pour pouvoir mériter un jour un poste dans la recherche, on apprend parfois que le séjour effectué était insuffisant, et qu'il va falloir recommencer, ailleurs. Un bon chercheur (en régime néolibéral) est donc prêt à vivre dans l'incertitude et la précarité, peut-être aussi à sacrifier sa vie de couple, durant de nombreuses années, en faisant le pari incertain qu'il pourrait en résulter un contrat à vie. Et il lui arrive de devoir repartir de zéro à trente ou trente-cinq ans, sans savoir combien sa retraite souffrira de ces années vécues dans la précarité.

Un bon chercheur a un mental d'acier

- 10 Durant une année « creuse », la même année qui m'a valu quatre mois sans revenus, j'ai vite senti la nécessité de trouver un emploi et j'ai cherché un remplacement dans l'enseignement secondaire. Tout prof que j'étais, je devais continuer de faire de la recherche, car sitôt mon emploi terminé, on risquait de me reprocher, à l'occasion

d'une nouvelle candidature, mon manque de publications et de communications lors d'événements scientifiques au cours des dernières années. Un chercheur précaire est toujours un chercheur ; qu'il soit payé ou non pour ses activités de recherche, cela ne change rien. La recherche est un sacerdoce.

- 11 Quiconque est étranger au monde de la recherche pourra penser qu'il est possible de consacrer un peu de son temps libre, de temps à autre, à des activités scientifiques malgré son temps plein. Ce n'est pas tout à fait faux, en dépit des renoncements que cela implique. Le problème, c'est qu'avec « un peu de son temps libre », on n'arrive pas à grand-chose. Ce « peu de son temps libre » est souvent consacré à poursuivre des activités scientifiques plus urgentes que celles qui rapportent des points sur un CV : pour ma part, essentiellement des activités au sein d'un comité de revue scientifique très dynamique (relectures, mise en page, supervision de dossiers thématiques, etc.). Publier ne fût-ce qu'un seul article, par ailleurs, pour peu que le travail soit effectué avec sérieux, demande la plupart du temps plusieurs mois de travail à temps plein. Soyons clair : la recherche scientifique est absolument incompatible avec un emploi non scientifique à temps plein, mais il faut pourtant veiller à la rendre compatible. Le chercheur-sans-mandat-de-recherche est assis entre deux chaises, et risque fort de n'avoir le cœur à rien. Aussi doit-il avoir un mental d'acier : continuer, encore et toujours, de faire de la recherche, quelles que soient les circonstances. Si encore il savait que ce n'est qu'un mauvais moment à passer et qu'un contrat l'attend au bout du tunnel ! Mais non : ce dévouement, cette abnégation pourront n'être que vains si les candidatures futures n'aboutissent pas. Aussi peut-il être tentant de rester quelque temps au chômage, et de faire croire à son bureau de chômage que l'on cherche activement un travail « normal » tout en s'attelant à la rédaction d'un article scientifique. Pour peu que l'on nous presse de présenter des preuves de notre recherche active d'emploi, il va falloir effectuer de véritables candidatures de court terme, et prier (ou ruser) pour que ces candidatures se heurtent à des refus, sans quoi le temps à consacrer à la recherche scientifique sera bien maigre...
- 12 S'ajoutent à tout cela des conditions matérielles : la recherche, du moins en sciences humaines, exige souvent d'avoir accès à des bibliothèques scientifiques. Or il peut arriver que l'on n'ait pas de bibliothèque à proximité de son domicile. Il convient donc de dégager du temps sur son travail rémunéré pour se rendre régulièrement dans une bibliothèque, ou parfois dans des fonds d'archives. En outre, rester actif, c'est également présenter ses travaux lors de colloques et autres journées d'études. Hors mandat, il est souvent à peu près impossible d'obtenir un soutien financier, et le chercheur se retrouve à devoir payer lui-même ses trajets et ses éventuelles nuits d'hôtel, puisque la plupart des colloques se tiennent loin du domicile des chercheurs.
- 13 Mais le défi le plus exigeant du marathon de la précarité scientifique, c'est sans doute la rédaction d'une candidature de recherche, qui consiste en partie en la rédaction d'un projet de recherche novateur et stimulant. Alors que pour la plupart des métiers, la conception d'une candidature dure tout au plus quelques heures, et qu'il n'est pas rare qu'un chômeur en envoie une dizaine au cours d'une même journée, les candidatures de recherche exigent généralement des mois de travail. Et alors que, pour la plupart des métiers, il suffit souvent de modifier le destinataire de la candidature et quelques mots par-ci par-là pour pouvoir recycler celle-ci, les candidatures de recherche sont fortement « individualisées ». Elles répondent à des consignes précises qui peuvent varier fortement d'un organisme à l'autre. Ma dernière candidature, conçue durant une

période de chômage, m'a pris environ six mois. Il faut imaginer ce que représente la constitution d'un dossier de candidature qui dure de trois à six mois, avec, à la clé, un taux de succès d'environ 30 % pour les sources de financement les plus accessibles. C'est un investissement de longue durée, fait d'une alternance constante de joies (une idée géniale) et de doutes (l'idée s'avère souvent bien vite beaucoup moins géniale qu'on ne l'avait cru), d'un engagement de toute sa personne (exigé par la complexité même de la chose), qui s'accompagne généralement de la conviction de l'importance de son projet, tout en sachant qu'au fond, tout ce travail sera peut-être vain. À l'échec succède la frustration, qu'il faut pouvoir surmonter pour tenter une nouvelle fois sa chance.

- 14 Le bon chercheur (en régime néolibéral) est donc celui qui, face à l'adversité, ne renonce jamais ; qui n'a pas peur de s'user à la tâche peut-être pour rien, de faire des sacrifices peut-être pour rien, de dépenser (ou de perdre, ou de ne pas gagner) beaucoup d'argent peut-être pour rien. À moins, peut-être, qu'il n'ait jamais connu de période creuse mais c'est loin d'être la norme aujourd'hui.

Un bon chercheur sait « se vendre »

- 15 « Tu dois apprendre à te vendre », me répète régulièrement – avec bienveillance – une chercheuse expérimentée, qui me soutient dans mes démarches et à qui je dois déjà beaucoup. Elle a parfaitement raison, je ne sais pas « me vendre ». Outre mon incapacité congénitale à chanter mes propres louanges, je pense depuis longtemps que devoir « se vendre sur le marché du travail » est un avilissement anthropologique majeur qui a accompagné le développement du capitalisme. Si je « me vends », c'est que je suis une marchandise, et non un être humain (ou alors : un être-humain-devenu-marchandise). J'ai fait beaucoup de choses qui permettraient à des évaluateurs de se faire une idée de mes compétences : j'ai accumulé des tas d'expériences, j'ai publié des livres et des articles scientifiques, j'ai participé à des journées d'études, etc. Mais tout chercheur sait que la lecture des travaux d'un candidat n'est généralement pas au programme de l'évaluation d'une candidature de recherche, et que la commission chargée d'examiner les dossiers est souvent fort étrangère au projet de recherches examiné. C'est donc à moi qu'il incombe d'assurer ma propre promotion : mettre en valeur mon parcours, montrer combien mon projet va révolutionner mon champ de recherches, expliquer (avec l'hypocrisie requise) combien mon travail et mes projets futurs vont contribuer à faire progresser mon université dans les classements de Shanghai et à donner de la visibilité internationale à l'organisme qui me finance. Certains excellent dans l'auto-promotion, d'autres moins. De bonnes compétences de communication peuvent faire réussir un dossier moyen, tandis qu'une lacune sur ce point peut faire échouer un excellent dossier. Dans les milieux universitaires circulent des histoires de candidats à un mandat qui, refusés lors d'une première candidature, ont obtenu le mandat l'année suivante en modifiant non pas le projet de recherches en tant que tel, mais sa seule présentation¹.
- 16 L'affaire se complique quand on sait que selon les pays, les attentes ne sont pas les mêmes. En lettres, les chercheurs de langue française apprécient souvent des dossiers qui ne jargonissent pas. L'université allemande, en revanche – c'est du moins ce que mon expérience m'a laissé comprendre –, n'accorde de crédit à un projet que pour autant qu'il utilise un vocabulaire le plus ésotérique possible (en particulier des mots latins ou

des mots allemands de racine latine). Pour qu'un projet ait des chances de réussir, il doit être présenté d'une manière totalement différente selon que l'on postule dans un pays ou dans un autre. Tout est une question d'emballage. Alors même que l'on nous présente le monde scientifique comme une grande communauté ouverte et accueillante qui nous permet de travailler aux quatre coins du monde (ce qu'il est en partie), il apparaît qu'une candidature à l'étranger peut relever du casse-tête, car on ne « se vend » pas de la même façon selon que l'on postule en France, aux États-Unis ou en Allemagne.

- 17 De plus en plus de chercheurs cherchent à soigner leur image et à assurer la diffusion de leurs travaux en participant à un maximum de colloques (parfois au détriment de la qualité de leurs exposés), en se créant un compte sur *Academia* ou en créant leur propre site internet. Rares sont bien sûr les chercheurs qui ne souhaitent pas voir leurs travaux diffusés à la plus large échelle possible. Mais il semble que la recherche soit surtout devenue une question d'image et de communication. Pour obtenir des postes ou des financements, il faut savoir se vendre, se présenter, communiquer.
- 18 Beaucoup de postdoctorants ont expérimenté combien leur travail consistait à concevoir des projets bien plus qu'à mener des recherches. Être un bon chercheur (en régime néolibéral), ce n'est pas tant savoir mener des recherches innovantes et importantes que savoir *séduire* dans le cadre de candidatures des chercheurs eux-mêmes dépassés par les évolutions récentes de la recherche scientifique, qui n'ont souvent pas le temps ni l'envie (ce qui peut se comprendre) d'examiner en profondeur les dossiers qu'ils ont sous les yeux.

Un bon chercheur est un stratège

- 19 Les critères d'obtention d'une bourse de recherches sont généralement tus. Le candidat les découvre au moment de la décision finale, sans forcément savoir s'il s'agit de critères prédéterminés, ou s'il s'agit d'une justification *a posteriori* qui pourra se référer à des critères hétéroclites, voire contradictoires, d'une candidature à l'autre. Ces critères ont toujours quelque chose d'arbitraire, puisqu'ils répondent à un agenda qui n'est pas celui de « la recherche idéale » mais bien de « la recherche en régime néolibéral ». Pour ne prendre qu'un exemple, deux de mes candidatures auprès d'organismes différents ont été refusées en partie pour des raisons opposées. Pour les uns, mon projet de recherches ne s'éloignait pas suffisamment de mes recherches antérieures, jugées comme relevant d'une « focalisation trop étroite ». Pour les autres, je n'avais pas publié suffisamment, pas participé à suffisamment de colloques et pas mis en évidence suffisamment de collaborations internationales, toutes choses qui impliquent de me spécialiser dans un domaine précis : un changement d'horizon signifie aussi un lourd investissement à fonds perdus, luxe qu'on peut difficilement se permettre en début de carrière, et une impossibilité de mettre à profit mes réseaux antérieurs pour les recherches à venir. Quant aux postes, relativement rares, ils sont parfois (souvent ?) profilés, c'est-à-dire que la description donnée du candidat idéal correspond à un candidat présélectionné ; et ils attirent souvent un nombre important de candidats, ce qui diminue drastiquement les chances de succès.
- 20 C'est pourquoi le chercheur précaire doit être un stratège. S'il n'est pas d'emblée conscient des règles (implicites) du jeu, il va devoir se familiariser avec celles-ci aussi vite que possible. Pour passer de l'implicite à l'explicite, il va devoir s'entourer des

bonnes personnes, qui vont pouvoir le conseiller efficacement, et lui rédiger des lettres de soutien au moment voulu. Pour pouvoir s'entourer des bonnes personnes, il va devoir se lancer dans une entreprise de séduction à plus ou moins large échelle. Le bon chercheur est un diplomate : il sait comment approcher d'autres chercheurs et s'en faire apprécier. Il place ses pions un par un, habilement, pour se ménager de bonnes chances de succès. Il publie beaucoup, participe à de nombreux colloques, et fait volontiers sien la devise : *non multum, sed multa*. Il n'hésitera pas à découper en deux ce qui pourrait être un article cohérent afin de multiplier ses publications.

- 21 Il importe généralement assez peu aux évaluateurs que les cinq articles que l'on a publiés comportent dix ou trente pages chacun. Cinq articles, ce sont cinq articles. Ils répètent cinq fois plus ou moins la même chose ? Mais personne n'en saura rien, puisqu'ils portent des titres différents. Je n'ose imaginer ce que sera la recherche dans cinquante, cent ans, quand il faudra s'y retrouver parmi des sources pléthoriques, puisque l'on aura encouragé plusieurs générations de chercheurs à « publier pour publier ». En réalité, le nombre de publications d'un candidat ne dit pas grand-chose sur la quantité de travail fourni, encore moins sur sa qualité ou sa difficulté. Une anecdote personnelle : en vue de la publication de ma thèse de doctorat, j'ai renoncé à publier deux articles tirés de ma thèse (dont l'un avait été accepté pour publication, et l'autre était en cours d'évaluation), parce que les directeurs de la collection où j'allais publier mon travail m'ont demandé de faire en sorte qu'une part importante du manuscrit demeure inédite.
- 22 Le jeune chercheur, qui prend peu à peu conscience des règles du jeu, va donc devoir jouer le jeu qu'on attend qu'il joue, aussi absurde soit-il, s'il entend avoir quelque chance de rester dans le circuit. Il doit cesser de faire ce qui lui semble juste, il doit réfléchir aux lacunes de son CV et veiller à les remplir, tout en faisant croire que c'est l'amour de la recherche qui le pousse à multiplier sans frein les publications, les participations à des colloques, et les rencontres plus ou moins forcées avec d'autres chercheurs, qu'il aurait sans doute pu rencontrer plus spontanément – mais plus tard – dans un tout autre cadre.

Le bon chercheur (en régime néolibéral) est un stratège et un diplomate. Il ne fait pas ce qui lui semble bon *en soi*, il cherche à se conformer à ce qu'on attend de lui. Il remplit des cases, il *réseaute*, il n'est pas trop timide, il a du culot, parfois un peu de cynisme, et l'envie de parvenir à tout prix.

Un bon chercheur a de la chance

- 23 Dans un discours tenu à Munich en 1917 face à des étudiants novices, Max Weber déclarait : « qu'un privat-docent [pour faire simple, disons un “professeur contractuel”] ou, à plus forte raison, un assistant, parvienne un jour au poste d'un professeur ordinaire complet, voire d'un directeur d'institut, c'est tout simplement une affaire de *hasard*. Et en effet : non seulement le hasard règne, mais il règne à un niveau inhabituellement élevé. C'est à peine si je connais une carrière au monde où il joue un tel rôle. »² Je serais tenté de penser que le rôle du hasard s'est décuplé depuis cette époque dans l'obtention de bourses et de postes de recherche, mais je ne suis pas en mesure de le démontrer. Quoi qu'il en soit, il est indéniable que le hasard joue aujourd'hui un grand rôle dans les carrières de recherche.

- 24 Le hasard est partout. C'est en partie lui qui nous permet, ou non, de rencontrer durant nos études un enseignant sous la direction duquel nous aimerions réaliser une thèse de doctorat, et qui répondra à nos besoins. C'est en partie lui qui va faire que notre chemin va croiser celui d'un professeur réputé et sympathique, qui s'intéressera à notre travail et décidera de consacrer une partie de son temps (précieux) à nous soutenir. C'est en partie lui qui décidera si notre sujet de recherches est un sujet « porteur », qui permettra d'accroître la diffusion de nos travaux. C'est en partie lui qui déterminera le nombre d'articles que nous parviendrons à publier, le nombre de colloques auxquels nous pourrions participer, etc. Et, bien entendu, c'est en partie le hasard qui assurera le succès d'une candidature. Il arrive fréquemment qu'un évaluateur d'un article ou d'un dossier de candidature se montre dithyrambique pendant qu'un autre peine à cacher sa consternation. Un même projet, un même profil de chercheur, pourront plaire à une commission et déplaire à une autre. Le succès d'une candidature, qui repose en partie sur de la chance, rendra plus probable le succès d'une candidature ultérieure, et inversement. Je sais que si j'obtiens une bourse pour laquelle j'ai postulé, ce succès rend le succès de mon autre candidature plus probable. Si la candidature échoue, en revanche, mon CV ne porte plus aucune trace des travaux réalisés durant six mois en préparation à celle-ci, et l'on risque davantage de me reprocher un manque d'activité. Par ailleurs, le succès d'une candidature dépend souvent de la concurrence, très variable, à laquelle elle est exposée. Et puis, la recherche, ce sont aussi des sujets à la mode, les remous de l'actualité (qui peuvent du jour au lendemain rendre « essentiel » un projet qui, trois mois plus tôt, n'aurait séduit personne, comme la pandémie du moment l'a montré), des opportunités plus ou moins grandes selon le domaine de recherches dans lequel on s'inscrit, le pays où l'on vit, les rencontres que l'on fait, les langues que l'on parle (rappelons par exemple qu'un anglophone a un avantage concurrentiel à l'international sur les non-anglophones, et peut soumettre sa candidature dans de nombreux endroits du monde dans sa langue maternelle). Pour rester productif et *concurrentiel*, un chercheur doit aussi être en bonne santé, tant physique que mentale ; il vaut mieux, par exemple, qu'il n'ait pas à affronter de drames familiaux, ou qu'il soit capable de les surmonter, ce qui n'est pas donné à tout le monde.
- 25 Beaucoup de gens aiment se raconter des histoires, et justifier leur succès par leur « mérite ». Ils occultent là deux paramètres. Le premier, c'est que tout succès est dépendant des critères (contingents) qui assurent le succès. Une *success story* capitaliste a toujours peu de chose à voir avec une utilité sociale à la hauteur du patrimoine accumulé, elle est plutôt une assimilation réussie des règles du jeu malgré tout ce qu'elles ont d'absurde et d'inique. Le second paramètre, c'est que tout succès repose au moins en partie sur de la chance. Selon les cas, celle-ci sera plus ou moins importante, en particulier dans une situation de concurrence exacerbée. Un bon chercheur (en régime néolibéral), c'est un chercheur qui a eu de la chance au moment où il en avait le plus besoin.
- 26 Ainsi, en régime néolibéral, un bon chercheur est un chercheur qui cumule les qualités suivantes : il n'a pas d'attaches, il a un mental d'acier, il sait « se vendre », il agit en stratégie et il a de la chance. Le lecteur s'indignera peut-être de n'avoir rien trouvé dans ce texte qui ait trait aux qualités intellectuelles et morales du bon chercheur, ou à la qualité de ses recherches. Et certes, je ne pense pas qu'elles ne jouent absolument aucun rôle dans les processus de sélection des candidats (à tout le moins pour ce qui est des facultés intellectuelles). Mais j'en suis venu à penser que ces qualités étaient

secondaires, ou qu'elles fonctionnaient comme une sorte de prérequis. Un certain niveau est indispensable, mais au-delà de ce seuil, atteint par une bonne partie des docteurs, c'est une logique tout autre qui se met en place. Les procédures de sélection n'ont pas vocation à garder les meilleurs ; elles ont vocation à garder ceux qui se seront le mieux soumis à la logique arbitraire qu'on leur impose.

NOTES

1. Voir p. ex. Camille Noûs, « Tenir ou partir. Témoignage d'un parcours doctoral et postdoctoral en Suisse », *Genèses*, 119/2, 2020, p. 161-168.
2. Max Weber, *Wissenschaft als Beruf*, Berlin, Dearbooks, 2015 [1919], p. 10. (Je traduis.)